

INSERTIONS

S'adresser au Bureau du Journal de 10 heures de matin à 10 heures du soir.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.
Le Gérant (Monsieur) La Coopérative
N° 100, 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

| | Montevideo | Campo |
|---------------------|--------------------|-------|
| Un mois..... | \$ 1.00 or 1.20 or | |
| Trois..... | 3.00 » 3.50 » | |
| Six..... | 5.50 » 6.50 » | |
| Un an..... | 10.00 » 12.50 » | |
| Numéro du jour..... | \$ 0.05 | |
| » ancien..... | 0.10 | |

Les abonnements partent du 1er. o du 15 de chaque mois.

Internats ou Externats?

Nous constatons que depuis longtemps, dans les lycées, collèges, maisons d'éducation religieuses ou laïques, l'internat tend de plus en plus à être remplacé en France par l'externat. Chaque année, à la rentrée, des classes, on peut vérifier, en effet, une diminution sensible dans le nombre des internes. Un chroniqueur du «Figaro» se demande quelles peuvent être les raisons qui font ainsi délaisser l'internat, expression de la vie égalitaire, adéquat aux mœurs, du temps, à l'esprit démocratique qui veut que le fils du prince et le fils de l'épicière se couchent au pupitre, au réfectoire, au préau, sous le même uniforme. Ces raisons, selon notre confrère, sont multiples; elle se tirent à la fois de la nature et de la mode, de la morale et de la bourse; en sorte que tous et chacun arrivent à peu à peu s'y soumettre.

De la nature d'abord, dit-il, car, selon les théories de Jean Jacques, les parents devraient être les seuls éducateurs de leurs enfants. Les ours les plus mal léchés n'envoient pas leurs petits à l'école; ils leur apprennent eux-mêmes à être ours. Malheureusement l'animal le plus intelligent de la création se trouve presque toujours au dessous de ce devoir primordial. A donné soit à la vie mondaine, soit au dur «struggle for life», quelquefois parfaitement nuls ou souvent préoccupés d'autres choses, les parents se débarrassent de leur progéniture entre des mains étrangères. De là le succès des grands caravansérails d'éducation qui encombrant Paris et la banlieue. Mais la nature est là, comme dit le poète, qui reprend ses droits sans avoir l'air d'y toucher et qui pousse les parents à chercher un moyen terme dans lequel s'accommodent leurs besoins de liberté et leur conscience: ce moyen terme c'est l'externat. Les polichaux grands et petits, sont conduits ou envoyés au collège aux heures des classes et rentrent au foyer pour les repas. Les soirées se passent en famille et le jeu de dimanche on s'ingénie à se distraire tous en cœur.

Et à ce sentiment de nature, la mode, le genre aussi se sont mêlés. Les Jésuites ont donné le ton, il y a quelque vingt ans, en créant l'externat de la rue de Madrid. Les «chers enfants» y recevaient ainsi les bienfaits de l'éducation religieuse tout en demeurant dans leurs familles. Les Dominicains au contraire préférent le système de l'internat. Quant à l'Alma Mater, elle distribue également et sans parti pris la manne de la science à tous les oisillons, oisons, futurs aigles ou actuels serins, qu'elle couvre de ses ailes puissantes. Pas moins que le chic à l'heure présente à Paris est d'envoyer les jeunes gens aux cours de Rollin ou de Condorcet, et d'avoir à la maison M. l'abbé ou M. le Précepteur pour compléter et rectifier au besoin l'enseignement.

A cette même conclusion de l'externat—mais pour d'autres motifs—arrivent également les parents de petite bourgeoisie et de fortune modeste, obligés de composer avec le difficile équilibre de leur budget. On peut affirmer que huit fois sur dix, les parents

mettent leurs enfants externes ou demi-pensionnaires parce que c'est moins cher. C'est cette même raison qui fait le succès des cours de jeunes filles, tellement en vogue en ce moment.

Ces cours pullulent à Paris, dans lesquels, pour vingt, quinze et même dix francs par mois, se distribue une science superficielle, mais peu coûteuse. Et l'on évite ainsi pour ses enfants—garçons ou filles—les treize cents francs en moyenne qu'il faut dépenser pour l'internat, sans compter les faux frais—les terribles faux frais—que l'on évite aussi en gardant pour son compte l'entretien matériel de l'enfant.

Enfin, une dernière raison qui devrait primer toutes les autres, c'est—il faut bien avoir le courage de le dire—l'immoralité qui règne trop souvent dans certains collèges parmi les internes et cela aussi bien dans les institutions libres que dans les lycées de l'Etat. Dans une célèbre école de la rive gauche (les écoles y sont assez nombreuses pour que l'on n'ait que l'embaras du choix) les grands élèves soudoient un domestique qui leur ouvre la porte et s'en vont tranquillement souper ou «faire la noce» dans les brasseries du quartier Latin, après avoir déposé leur uniforme dans une chambre en ville. Le fait est avéré et la surveillance insuffisante pour l'empêcher. Cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe parfois dans l'intérieur—mais glissons.

D'une façon générale, la discipline n'est plus qu'un vain mot dans une foule de lycées. Ce défaut de surveillance qui est bien près de friser l'anarchie, peut bien ne pas avoir été étranger à la décadence dans laquelle est tombé l'internat, aux yeux des familles. Il convient, d'autre part, de reconnaître que celui-ci est de moins en moins dans nos mœurs. Viendra même un moment où il n'y aura plus que des lycées d'externes. Sera-ce un bien ou un mal? Nous ne saurions le dire.

Les ouvriers italiens en Suisse

Il est très curieux de rechercher, dans la presse italienne, les impressions produites par les troubles de Zurich, ensuite desquels des masses d'ouvriers italiens, terriblement molestés, ont dû abandonner le territoire helvétique.

Ainsi, la «Patria», de Turin, se contente, à propos de ce mouvement, de publier l'interview d'un ouvrier italien rentré en Piémont.

Cette année, dit cet ouvrier, nous étions arrivés en masse à cause de la grande rareté du travail en Italie. Dans toute la Suisse, nous étions plus de 40.000. A Zurich, où nous avions été attirés par les travaux pour la construction de la gare centrale et par les nombreux travaux en cours dans les nouveaux quartiers, nous étions au moins de 14.000 à 15.000.

Les ouvriers suisses, pour nous empêcher de leur faire une concurrence ruineuse, nous invitèrent à différentes reprises à entrer dans leur fédération de syndicats professionnels, mais les nôtres n'en voulaient rien faire. Moi, qui appartiens à un syndicat suisse, je

puais affirmer que 400 au plus s'étaient fait inscrire. Comme bien on pense, cette résistance des nôtres provoqua de la mauvaise humeur chez les compagnons suisses et allemands, très nombreux à Zurich, qui commencèrent à murmurer contre les «maistringers», comme ils appelaient les ouvriers travaillant à bon marché.

L'Italie, de Rome, étudia, avec non moins de sang-froid et d'impartialité, les causes de ces échauffourées.

Elle reconnaît que ces douloureux événements sont dus à la concurrence que les ouvriers italiens font aux Suisses, en leur disputant, à coups de rabais sur les prix de la main-d'œuvre, le peu de travail disponible.

L'Italie constate que le même fait se produit dans toutes les parties du monde. Or, dit-elle, ce malheureux phénomène est un document vivant et parlant de la misère de notre pays. Elle attaque vivement les fauteurs de la politique mégalomane, et conclut en réclamant le retour à une politique de recouvrement, la seule capable de sauver l'Italie de la situation critique dans laquelle elle se trouve.

C'est, il faut l'avouer, apporter beaucoup de bon sens dans l'appréciation de faits appartenant à un domaine très irritant; et rendant ainsi justice à la sage attitude de la presse italienne, nous nous donnons le droit de regretter que quand des incidents pareils se sont produits en France, la presse italienne n'ait pas cru devoir observer le même esprit de justice et se refuser à envenimer une querelle déjà déplorable en elle-même.

Nos Chasseurs Alpins au Col de Freyssinières

On nous écrit de Grenoble: Le 7^e groupe alpin (30^e bataillon de chasseurs et 19^e batterie alpine), sous les ordres du lieutenant-colonel de Nadaillac, a franchi le 29 juin, en partant d'Orsières, le col de Freyssinières (2.760'), obstrué par une épaisse couche de neige sur les deux versants. Il a fallu frayer un long sentier pour la montée. La descente a présenté des difficultés considérables. Pour éviter les avalanches, il a fallu suivre une pente très raide, ce qui a obligé à porter tout le matériel de la batterie et du bataillon, soit le chargement d'environ 140 animaux. Ces derniers, déchargés, étaient eux-mêmes retenus par des cordes sur la pente de neige et de glace. Un cheval récalcitrant a été même descendu sur le dos au moyen de cordes fixées à ses pieds et retenus par des grappes d'hommes. Le passage du col a duré six heures. Il n'y a eu aucun accident d'hommes ni d'animaux.—T.

Le Procès Lothaire

Bruxelles, 3 août.

Ce matin, a commencé devant le conseil supérieur de l'Etat indépendant du Congo le jugement en appel du procès Lothaire, qui on se le rappelle, a fait condamner à mort et pendre l'Anglais Stokes. L'affaire a été plaidée et jugée une première fois à

Boma. On sait qu'elle s'est terminée par un acquittement, mais l'Angleterre s'était réservée le droit d'exiger, en ce cas que le premier verdict fût frappé d'appel et que le procès recommençât devant une juridiction nouvelle, siégeant en Europe.

La cour siège dans la salle de la bibliothèque du département des affaires étrangères du Congo. L'accusé assiste aux débats en uniforme de commandant général.

M. de Voder, président; de Jaer et Wiener, assesseurs; Heymann, remplissant les fonctions du ministère public, font leur entrée, à 9 heures. Derrrière la cour prennent place quelques diplomates, lord Vaux of Harrowden secrétaire de la légation britannique, représentant du gouvernement anglais et des fonctionnaires de l'Etat indépendant du Congo.

A la demande du président, l'accusé décline son nom et ses qualités. Lothaire répond rapidement.

Le conseiller Wiener donne lecture de son rapport. Il en résulte que de nombreuses preuves par écrit ou par témoins ont démontré la culpabilité de Stokes. Stokes fournissait les armes aux Arabes contre les blancs. Le conseiller Wiener lit des lettres de Stokes et plusieurs écrits de marches conclus par lui qui ne laissent aucun doute sur ses actes. Pendant la lecture du rapport, on remarque que l'attaché de l'ambassade française prend beaucoup de notes. M. Wiener lit ensuite la défense qu'a présentée Stokes au tribunal qui le jugea au Congo.

Les Prix de Rome de l'Architecture

Paris, 3 août.

Le jury des beaux-arts s'est réuni cette après-midi et a rendu son jugement dans le concours d'architecture. M. Pille, élève de M. Pascal, a obtenu le grand-prix de Rome. Le premier second grand-prix a été accordé à M. Bigot, élève de MM. André et Laloux; le deuxième second grand-prix a été accordé à M. Umbdenstock, élève de MM. Guadet et Paulin.

A la Frontière des Alpes

Barcelonnette, 3 août.

D'étranges incidents viennent de se produire sur la frontière des Alpes. Le sieur Allaud Noël, de Digne, voulant, hier, franchir la frontière pour visiter le lac de la Madeleine, en fut empêché par les carabiniers et bien que nanti de papiers d'identité, il fut obligé de la repasser. Quelques heures plus tard, M. Ferrère Louis, employé des contributions directes à Digne, et un nommé Roustan, de Meyronnes, ayant passé le col, reçurent l'ordre de ne pas aller plus loin et d'avoir à rentrer immédiatement en France. Ils se conformèrent à cet ordre et n'étaient plus qu'à quelques mètres de la borne-frontière, quand les carabiniers se ravisèrent, les invitèrent à s'arrêter et à les suivre jusqu'à Largentières. Là, un commandant leur fit subir

un interrogatoire, non sur leur identité, mais sur les mouvements des troupes dans la vallée de l'Ubaye. Puis, M. Ferrère, dont l'identité était établie depuis longtemps, fut relâché et conduit par deux carabiniers jusqu'à la frontière.

Quant à Roustan, qui par ses dires et par les boutons et ancras de son veston de trillais fut reconnu comme appartenant à l'infanterie de marine, il fut retenu et conduit probablement à Coni. (Roustan est soldat au 8^e d'infanterie et était en congé de convalescence à Meyronnes chez ses parents).

Nous voulons bien croire que les procédés que nous venons de citer ne viennent pas d'un mot d'ordre supérieur et que ces faits ne sont que le résultat d'un zèle intempestif de la part des carabiniers et alpins du col de Larche et que l'autorité supérieure saura y mettre un terme. Mais ce que nous ne saurions taire c'est que nos populations en sont profondément irritées et qu'il n'est qu'un cri pour que des mesures de représailles soient prises à l'égard du millier d'Italiens (pour ne parler que de notre vallée) qui sont chez nous actuellement, qui travaillent sans que personne les tracasse, non seulement, avec leurs vêtements de trillais d'alpins, mais encore avec leurs pantalons en drap des divers régiments dans lesquels s'est effectué leur service.—R.

Da flirt à la passion, il n'y a qu'un pas.

Connaissez-vous la jolie définition que le Talmud a donné de la passion? «La passion, dit-il, est d'abord un passant, puis un hôte, puis le maître de la maison».

La chose vaut la peine qu'on y onge.

Ovide.

CHIROMANCIE

Seuls, les aveugles volontaires qui se mettent la main sur les yeux peuvent nier l'avantage que l'on trouve à jeter les yeux sur la main. On pourrait dissiper copieusement sur l'ironie des mots, qui plaça Dumas sur la route de Thèbes et celle-ci sur le chemin de Dumas; l'ironie apparaît plus savoureuse encore si l'on considère que cette chiromancie, au nom hellénique, vit le jour à Francfort (am Main). Mais ne blaguons pas toute une classe de devineuses chez qui fréquentent, assidus, de galants hommes accoutumés à donner la main aux dames.

S'il est vrai que cette liseuse d'avenir sache trouver le doigt de Dieu dans la main de l'homme, on conçoit que la chiromancie compte même parmi les gens pieux,—encore que mise à l'index—bon nombre d'amis ardents à la défense, telle une légion thébaine; nul ne s'étonnera que l'ingénuité persistante de Mlle Reichenberg se confie à elle le cœur sur la main, et que la vibrante Calvé n'accepte de créer un rôle qu'après s'être assurée, de par ses «lignes», de ne subir aucun échec (Cavé ne cadavre).

Pourquoi Hamlet ne s'adonnait-il pas à ses travaux manuels, sans avoir besoin d'évoquer le spectre paternel à Elsenøer? (Boum! voyez! terrassé!) Il eût reconnu, à la seule inspection du pouce de son oncle, des phalanges d'assassin, et se fût écrié, non, plus: «Des mots! Des mots!» mais: Des barolles! des barolles!

Semblablement si une aïeule de Mme de Thèbes s'était amusée à tripoter les mains de Napoléon, elle aurait pu prédire au conquérant, après ce serrement du jeu de paumes, des désastres apaisables;

Deux mains! c'est votre garde au loin
[Jonchant la plaine...]
Deux mains! c'est Waterloo... Deux
[mains! c'est Sainte Hélène...]
Deux mains! c'est le tombeau.

daït. L'attente fut de trois grandes minutes.

Un moment, il se rassura, il gratta la tête de la perruche, qui, pleine d'aise, se faisait caresser, tournait le cou, levait sur son maître son petit œil rouge, d'un vil éclat de rubis. Et, tout d'un coup, elle se renversa sans même un balancement d'ailes, elle tomba comme un plomb. Tata était morte, foudroyée.

Bocanera n'eut qu'un geste, les deux mains levées, jetées au ciel, dans l'épouvante de ce qu'il savait enfin. Grand Dieu! quel crime, une si affreuse méprise, un jeu si abominable du destin! Aucun cri de douleur ne lui échappa, l'ombre de son visage était devenue farouche et noire.

Pourtant, il y eut un cri, un cri éclatant de Benedetto, qui, ainsi que Pierre et don Vigilio, avait d'abord suivi l'acte du cardinal avec un étonnement qui s'était ensuite changé en une véritable terreur.

—Du poison! du poison! ah! Dario, mon cœur, mon âme!

Mais le cardinal avait violemment saisi le poignet de sa nièce, en lançant un coup d'œil oblique sur les deux petits prêtres, ce secrétaire et cet étranger présents à cette scène.

—Tais-toi! tais-toi!

(A suivre).

ROME

—Le médecin, je l'ai trouvé, le voici!

De son air souriant, le docteur Giordano se présentait, avec sa petite tête rose à boucles blanches, toute sa personne discrètement paternelle, qui lui donnait une allure d'aimable prêtre. Mais, dès qu'il eut flairé la chambre, vu ce monde angossé, qui l'attendait, il devint aussitôt très grave, il prit l'attitude fermée, l'absolu respect du secret ecclésiastique, qui lui avait donné sa clientèle d'Eglise. Et il ne laissa échapper qu'un mot, murmuré à peine, dès qu'il eut jeté un regard sur le malade.

—Comment, encore! ça recommence!

Sans doute, il faisait allusion au coup de couteau qu'il avait récemment soigné. Qui donc s'acharnait sur ce pauvre jeune prince, si inoffensif, si peu gênant? Personne, du reste, ne pouvait comprendre, si ce n'était Benedetto; et elle se trouvait dans une telle fièvre d'impénitence, brûlant d'être rassuré, qu'elle n'écoutait pas, n'entendait pas, tout entière à de nouvelles supplications.

—Oh! docteur, je vous en supplie, voyez-le, examinez-le, dites-nous que ce n'est rien... Ça ne peut rien être,

puisque'il était si bien portant, si gai tout à l'heure... Ce n'est rien, ce n'est rien, n'est-ce pas?

—Sans doute, sans doute, confessina, ce n'est certainement rien... Nous allons voir.

Mais il s'était tourné, il s'inclina profondément devant le cardinal, qui revenait du fond de la salle à manger, de son pas égal et serein, pour se planter au pied du lit, immobile. Sans doute lui-même, dans les yeux sombres fixés sur les siens, une inquiétude mortelle, car il n'ajouta rien, il se mit à examiner Dario, en homme qui a senti le prix des minutes. Et, à mesure que son examen avançait, son visage d'affable optimisme prenait une gravité blême, une sourde terreur, que témoignait seule un petit frémissement des lèvres. C'était lui qui, précieusement, avait assisté monsignor Gallo dans la crise dont celui-ci était mort, une crise de fièvre infectieuse, ainsi qu'il l'avait diagnostiqué pour le bulletin de décès. Sans doute lui aussi reconnaissait les mêmes terribles symptômes, la face d'un gris de plomb, l'hébétément d'affreuse ivresse; et, en vieux médecin romain, habitué aux morts subites, il sentait passer le mauvais air qui tue, sans que la science ait encore bien compris, exhalaison putride du Tibre ou séculaire poison de la légende.

Mais il avait relevé la tête, et son regard de nouveau se rencontra avec le regard du cardinal, qui ne le quittait pas.

—Monsieur Giordano, demanda en-

fin celui-ci, vous n'êtes pas trop inquiet, j'espère?... Ce n'est qu'une fausse digestion, n'est-ce pas?

Le médecin s'inclina une seconde fois. Il avait compris, au léger tremblement de la voix, la cruelle anxiété de cet homme puissant, frappé encore dans la plus chère affection de son cœur.

—Votre Eminence doit avoir raison, une digestion mauvaise, certainement. Parfois, de tels accidents sont dangereux, quand la fièvre s'en mêle... Je n'ai pas besoin de dire à Votre Eminence combien elle peut compter sur ma prudence et sur mon zèle...

Il s'interrompit, pour reprendre aussitôt de sa voix nette de praticien:

—Le temps presse, il faut déshabiller le prince et agir promptement. Qu'on me laisse un instant seul, j'ai mieux cela.

Cependant, il retint Victorino en disant qu'elle l'aiderait. S'il avait besoin d'un autre aide, il prendrait Giacomo. Son désir évident était d'éloigner la famille, afin d'être plus libre, sans témoins gênants. Et le cardinal comprit, s'empara doucement de Benedetto, pour l'emmener lui-même à son bras jusque dans la salle à manger, où Pierre et don Vigilio les suivirent.

Quand les portes furent refermées, le plus morne et le plus pesant des silences régna dans cette salle à manger, que le clair soleil d'hiver inondait d'une lumière et d'une tiédeur délicieuses. La table était toujours ser-

vie, avec son couvert abandonné, la nappe salie de miettes, une tasse de café à demi pleine encore; et, au milieu, se trouvait le panier de figues, dont on avait écarté les feuilles, mais où ne manquait que deux ou trois fruits.

Devant la fenêtre, Tata, la perruche, sortie de sa cage, était sur son bâton, ravie, éblouie, dans un grand rayon jaune, où dansaient des poussières. Pourtant, elle avait cessé de crier et se laissait les plumes du bec, étonnée de voir entrer tout ce monde, très sage, tournant la tête à demi pour mieux étudier ces gens, de son œil rond et scrutateur.

Des minutes interminables s'écoulaient, dans l'attente fébrile de ce qui se passait au fond de la chambre voisine. Don Vigilio s'était silencieusement assis à l'écart, tandis que Benedetto et Pierre, restés debout, se taisaient eux aussi, immobiles.

Et le cardinal avait repris sa marche sans fin, ce piétinement instinctif et bercier, par lequel il semblait vouloir tromper son impatience, arriver plus vite à l'explication qu'il cherchait obscurément, au milieu d'une effroyable tempête d'idées. Pendant que son pas rythmé sonnait avec une régularité machinale, c'était en lui une fureur sombre, une recherche exaspérée du pourquoi et du comment, une extraordinaire confusion des mouvements les plus extrêmes et les plus contraires.

Mais déjà, à deux reprises, en passant, il avait promené son regard sur

la débarrade de la table, comme s'il y avait cherché quelque chose. Etait-ce, peut-être, ce café inachevé? ce pain dont les miettes traînaient encore? ces cotillettes d'agneau dont il restait un os? Puis, au moment où, pour la troisième fois, il passait en regardant des figues; et il s'arrêta net, sous le coup d'une révélation soudaine. L'idée l'avait saisi, l'envahissait sans qu'il sût quelle expérience faire pour que le brusque soupçon se changeât en certitude.

Un instant, il resta ainsi, combattu, ne trouvant pas, les yeux fixés sur ce panier. Enfin, il prit une figue, l'approcha, comme pour l'examiner de tout près. Mais elle n'offrait rien de particulier, il allait la remettre parmi les autres, lorsque Tata, la perruche, qui adorait les figues, poussa un cri strident. Et ce fut une illumination, l'expérience cherchée qui s'offrait.

Lentement, de son air sérieux, le visage noyé d'ombre, le cardinal porta la figue à la perruche, la lui donna, sans une hésitation ni un regret. C'était une très jolie bête, la seule qu'il eût ainsi aimée passionnément. Allongé sur son fin corps souple, dont la soie de cendre verte se moirait de rose au soleil, elle avait pris gentiment la figue dans sa patte, puis l'avait fendue d'un coup de bec. Mais, quand elle l'eut souillée, elle n'en mangea que très peu, elle laissa tomber la peau, pleine encore. Lui, toujours grave, impassible, regardait, atten-

